

*Pour : Dominique
Edwige
Thierry
Véronique
Nathalie*

Jean-Claude GAUTHIER

Bonne Fête Maman

*Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.
(Lamartine)*

Maman est morte. Maman est morte. Maman est morte...

Depuis une heure, ces trois mots résonnent dans ma tête. Ils tournent en boucle comme les paroles d'une mauvaise chanson qu'on n'arrive pas à se débarrasser.

Tel un zombie, je suis assis coté passager à l'avant de cette voiture qui me ramène à la maison, la place du mort dit-on, mais peu importe. Je serais incapable de vous en dire le modèle, la marque ou la couleur.

Cela fait une demi-heure que nous roulons sur cette route que j'ai tant de fois empruntée en faisant du stop pour rentrer à la maison en fin de semaine. Sur plus d'une cinquantaine de kilomètres qui séparent le pensionnat, où je réside les jours ouvrables et le domicile familial, j'en connais les moindres détails. Pour l'instant, je suis incapable de vous dire où nous nous trouvons et je m'en fous. Je suis ailleurs et nulle part. Mon électro-encéphalogramme est aussi plat qu'une mer d'huile. Enfin, presque si ce n'étaient, tels des écueils ces satanés trois mots qui reviennent en permanence à la surface.

Maman est morte.

Retour en arrière, quelques jours plutôt.

Nous sommes le week-end du premier mai 1967 qui tombe un lundi cette année. Cela ne fait pas un grand pont mais un jour de congé en plus c'est toujours bon à prendre. Pour la fête du travail, on se repose.

Comme toutes les semaines, le samedi midi après les cours, je rentre à la maison soit par le train venant de Mouchard où je suis en pension au lycée technique en classe de seconde et qui arrive à Pontarlier à 13h27 précises les rares fois où il est à l'heure, mais aussi le plus souvent en stop, cela me permet de gratter sur mon budget transport qui reste malgré tout modeste.

Mon rituel d'arrivée est toujours le même, comme quoi à dix huit ans on peut déjà avoir des habitudes de vieux garçon.

Bonjour maman, bonjour papa et ensuite sans ordre préétabli la bise à mon frère et mes quatre sœurs. Je dépose mon sac de linge sale à la salle de bain puis file m'enfermer aux toilettes pour un moment.

A cela deux raisons. La première est d'ordre psychologique comme si j'avais besoin d'évacuer la semaine que je venais de vivre, la seconde est physiologique car en pension, les toilettes sont les endroits privilégiés des fumeurs clandestins qui se les accaparent sans vergogne. Les occuper pour la bonne cause relève de la témérité. L'usager occasionnel se voit exposé à